

Apports internationaux

Une institutrice brésilienne chez les Indiens

Un reportage de Maria Inez CABRAL

Helena MIRANDA, institutrice brésilienne, a vécu chez les Indiens une passionnante expérience qu'elle a l'intention de répéter dans les mois qui viennent. Son bon sens et son ouverture d'esprit face à une culture très différente de la sienne lui ont permis d'observer, d'assimiler et de vivre des situations très riches. Elle nous raconte ici quelques aspects de son «aventure».

Helena m'a donné rendez-vous à l'«Oficina» une heure et demie avant que les enfants arrivent. J'y suis arrivée avec un peu de retard à cause de la circulation, essoufflée, me plaignant de la pollution et du bruit. Dans ce garage tapissé de textes et de dessins d'enfants, avec sa façon de parler sans trop d'émotion et qui est en même temps ferme et très douce, avec sa tête d'Indienne soulignée par la coupe de ses cheveux à la Krahó, Helena a réussi à reconstituer le calme et la tranquillité de ce monde encore plein de sagesse de nos ancêtres. Je suis partie quand les premiers enfants arrivaient, j'avais le sentiment contradictoire que notre entretien avait duré quelques minutes et quelques années... Le temps avait pris son temps. Je ne sais pas si ce texte sera capable de transmettre cette sensation de «on a tout notre temps» dont je parle. Si vous n'êtes pas pressés suivez-nous dans cette incursion jusqu'à un petit village indien à 50 km de Itcajá, au nord de Golás, au centre nord du Brésil.

— *Comment t'es-tu intéressée aux Indiens ?*

— Il y a un an et demi, un ami à moi est parti comme infirmier chez les Indiens Krahó. Il y est toujours. Il est considéré par les Indiens comme un ami, et il est devenu une sorte de conseiller blanc des femmes de la tribu.

Pendant les vacances de décembre, il est venu à Sao Paulo, ravi de sa nouvelle vie, il m'a invitée à visiter le village indien. Mon intérêt pour les Indiens qui vient de plus loin, a grandi à ce moment. Je me suis alors préparée pendant un mois et demi pour ce voyage : je me suis fait faire plein de vaccins (c'est ça le plus dur du voyage) et j'ai réuni des textes et du matériel qui pouvaient éventuellement être utiles pour la petite école du village qui n'avait pas d'instituteur.

Le 6 juillet, avec deux amies, je suis partie pour Itcajá, le village le plus proche de la tribu Krahó.

— *Comment êtes-vous arrivées là-bas ? Peux-tu nous raconter comment se sont faits les premiers contacts avec les Indiens et leur culture ?*

— Nous sommes arrivées le 10 juillet, après un voyage assez dur mais heureux. Les cinquante derniers kilomètres ont été faits sur un tracteur conduit par mon copain. C'est comme ça que nous sommes arrivées chez les Krahó.

En arrivant au village indien (l'aldeia), presque tous les habitants sont venus nous entourer et ils nous ont regardées, immobiles, pendant un bon moment. Ensuite quelques-uns des hommes sont venus vers nous, ils nous ont tendu la main en demandant :

— *Comment allez-vous ?*

— *Qu'est-ce que vous êtes venu faire ?*

— *Vous êtes venu connaître Indien ?*

Nous avons répondu que nous étions venues pour reprendre l'école. Ils étaient contents en nous répondant :

— *Bon !*

— *Combien de temps es-tu restée là-bas ?*

— J'y suis restée quinze jours. Quinze jours où j'ai vécu avec les Indiens en essayant de vivre leur vie.

— *Mais quinze jours, c'est un peu juste, surtout lorsqu'il s'agit d'une culture très différente. Comment se fait-il que vous ayez pu participer à leur vie ?*

Leur accueil s'est fait petit à petit. Les premiers à s'approcher de nous et à nous parler ont été les hommes. Les femmes ne parlaient presque pas au début, et les enfants ne parlaient pas du tout notre langue.

Dès le premier jour, quelques femmes nous ont invitées à aller nous baigner dans la rivière. Nous avons tout de suite accepté l'invitation et en arrivant à la rivière, nous nous sommes déshabillées. Cela a provoqué aussitôt un rapprochement et nous avons eu le sentiment qu'on commençait à nous accepter vraiment. Nous avons pu remarquer cela aussi par la réaction d'un gamin qui était déjà à la rivière quand nous sommes arrivées. En nous voyant arriver il a tout de suite caché son sexe, mais quand il a vu que nous nous déshabillions comme

«tout le monde», il a repris son aisance et nous a traitées naturellement et avec cordialité.

Il y a eu un autre détail aussi qui nous a aidées dans ces premiers rapports. Nous avons offert aux Indiennes qui étaient à la rivière nos savons de toilette. Elles ont accepté, ravies de cette mousse qui enlevait plus facilement la peinture de leurs corps.

Les Indiens t'invitent tout le temps à droite et à gauche, à faire un tas de choses. Nous avons toujours accepté leurs invitations, surtout au début. On sentait que plus on acceptait les invitations, plus ils nous invitaient. Et cela voulait dire que nous étions considérées comme des personnes amies. Les enfants ont été les derniers à s'approcher.

— *Ça vous a demandé quand même un effort pour aller vers eux...*

— Je crois qu'on ne peut pas faire autrement, nous étions chez eux, il fallait respecter leur culture et essayer de la comprendre. Ils ont vite compris notre disposition et c'est pour ça que nous avons pu en si peu de temps connaître et vivre tant de choses. J'avoue qu'au début ce n'est pas facile : il y a trop de choses nouvelles à la fois. Le premier jour, par exemple, il y a eu le premier bain, après les femmes nous ont proposé de peindre nos corps. Tout de suite après on nous a invité à danser dans la grande cour. Tout ça on acceptait volontiers et on éprouvait un vrai plaisir à participer à toutes ces activités qui constituent la vie quotidienne des Indiens, mais il faut dire que c'est quelque chose de faire face d'emblée comme ça, à toute cette réalité qui est tellement différente pour nous. Nous n'avons cependant jamais refusé leurs invitations et propositions.

— *Et les Indiens se sont sûrement montrés sensibles à cet effort, n'est-ce pas ?*

— Ils voulaient quand même se rassurer à propos de nos projets. Ils nous ont demandé plusieurs fois, dès notre arrivée, combien de temps on comptait rester, ce qu'on pensait faire et surtout si on allait revenir.

— *C'est normal. Ils ont de bonnes raisons pour se méfier des Blancs...*

— Ils cherchent à établir des liens avec les personnes, ils n'aiment pas par exemple, les gens qui ne viennent que pour les regarder, les prendre en photo, etc. Ils nous ont permis de faire des photos parce que nous étions des amies qui allaient recommencer l'école et retourner au village d'autres fois.

Nous avons vécu si intensément chez les Indiens qu'au bout de cinq jours ils nous ont proposé de nous «baptiser».

Comme je t'ai déjà dit, on ne refusait jamais rien. Ils nous donnaient à manger, on mangeait naturellement avec nos mains, et nous avons participé aussi aux travaux dans les plantations (roça) pour ramasser des haricots, par exemple, préparer la nourriture. Dès le premier jour, après le bain, on portait une espèce de pagne, et on avait la poitrine nue comme les autres femmes. Nous avons accepté de nous faire couper les cheveux comme eux et de nous faire baptiser.



Nous avons accepté de nous faire couper les cheveux comme eux.

— *Je crois que ces détails de la vie des Indiens, leurs coutumes, leur culture, c'est quelque chose qui pourrait intéresser pas mal de gens, vous pourriez peut-être faire une B.T. à ce sujet, qu'est-ce que tu en penses ?*

— C'est une bonne idée. Moi, je travaille à São Paulo depuis six mois dans une sorte d'atelier pédagogique — Oficina Pedagógica — où on essaie de développer un travail qui s'inspire de la pédagogie Freinet. Nous allons essayer d'établir une correspondance entre les Indiens (une de mes amies est restée là-bas) et les enfants de l'Oficina. Oui, je crois qu'on pourra en faire une B.T...

— *Et vos rapports avec les enfants Indiens, parle-nous de cette école à laquelle tu as fait allusion tout à l'heure.*

— Les Indiens de cette tribu ont conscience qu'ils ont besoin d'une école. Il faut qu'ils apprennent à lire et à écrire pour mieux se défendre contre les Blancs. Les «chefs», je ne vais pas expliquer ici leur organisation sociale, on parlera de tout ça si on développe vraiment ce projet de B.T. que tu m'as suggéré. Je disais donc, les «chefs», ceux qui entrent en contact avec les Blancs pour les négociations, il faut absolument qu'ils dominent bien la langue des Blancs : le portugais du Brésil, dans ce cas-là, pour ne pas être trompés.

Comme il n'y a personne pour s'occuper de la petite école du village, les Indiens commencent à envisager la possibilité d'envoyer les enfants à l'école des Blancs dans un village proche.

— *Ça serait catastrophique à mon avis... Mais dis, qu'est-ce que vous avez fait dans le cadre scolaire, comment avez-vous procédé ?*

Les enfants avaient déjà eu une expérience antérieure, mais on ne savait pas ce qu'ils avaient fait auparavant. Il y en avait qui «savaient lire» mais qui ne comprenaient rien à ce qu'ils lisaient. La première chose que nous avons faite... ah ! j'oublie un détail important, c'est après notre «baptême» que nous avons fait notre premier cours, tout de suite après les cérémonies, les corps entièrement peints et «emplumés», ça faisait un peu mal, ça tirait, cette espèce de colle dont ils avaient barbouillé nos corps pour que les plumes tiennent. C'est comme ça que nous avons eu notre premier contact scolaire avec les enfants. On a commencé par leur demander leurs noms. Ils ont tous un nom indien et un nom en portugais, comme il y avait le problème de la transcription de leur nom indien, on a demandé les noms en portugais. C'était une façon de commencer parce qu'en réalité il n'y avait pas besoin de «motiver» les gosses, ils étaient tellement intéressés que, les jours suivants, ils allaient nous réveiller tôt le matin pour qu'on aille à la petite école.

Nous leur avons donné du papier et un crayon en leur demandant de dessiner quelque chose, n'importe quoi. Ils ont dessiné surtout des figures de bêtes, les animaux qui faisaient partie de leur réalité quotidienne. Après ça on leur a demandé de ne dessiner qu'un seul animal. Ce n'était pas toujours évident leurs dessins et aussi pour les faire parler, nous avons demandé

à chacun le nom de l'animal qu'il avait dessiné. Ils ont répondu dans leur langue.

— *Comment faisiez-vous pour les comprendre et pour vous faire comprendre ? Connaissez-vous déjà leur langue ?*

— A la fin de notre séjour on connaissait évidemment plusieurs mots en «Gê», langue de cette tribu, mais à ce moment-là nous ne connaissions pas encore beaucoup de choses, on a d'ailleurs appris surtout avec les enfants. Mais il n'y avait aucun problème pour la compréhension, il y avait toujours quelqu'un qui passait et qui faisait le traducteur. Il ne faut pas oublier que leur école est une école «ouverte», littéralement ouverte : il n'y a ni portes, ni fenêtres, et tout le temps des adultes passent, s'arrêtent pour voir ce qu'on est en train de faire, nous aident pour la traduction ou se mettent tout simplement à faire eux aussi leurs dessins...

— *Quand on pense au mal fou qu'on se donne pour attirer les parents à l'école et à les intéresser au travail des enfants, dans nos écoles «civilisées»...*

Ils ont tous un grand intérêt pour tout ce qui vient des Blancs. Et une capacité de mémorisation incroyable. Au bout de dix jours de classe les enfants étaient tous capables de comprendre nos consignes et de les exécuter quand il s'agissait de dessiner et beaucoup parmi eux pouvaient écrire et lire plusieurs phrases... qu'ils comprenaient bien sûr...

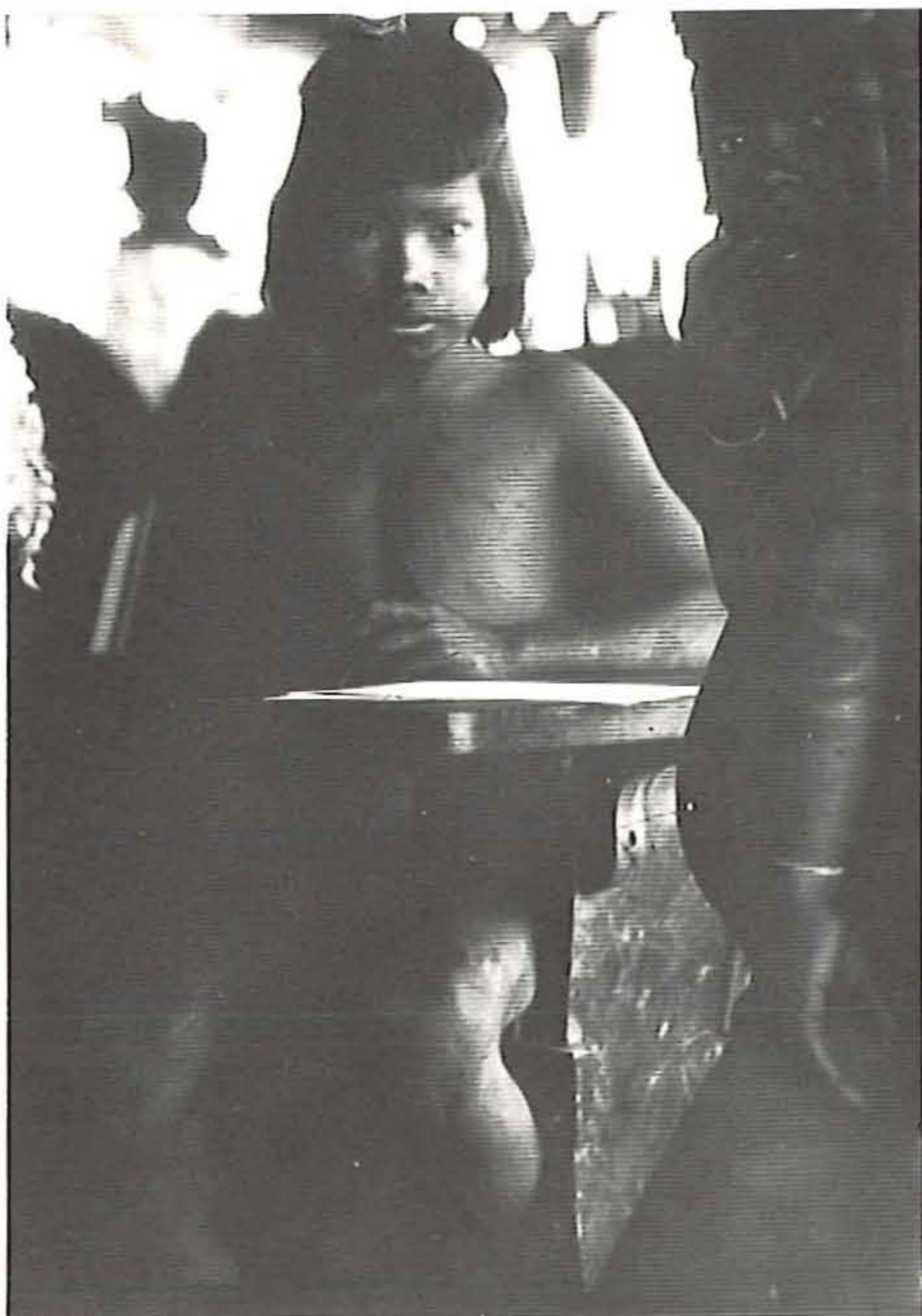
— *Mais comment s'est-il fait cet apprentissage ?*

— Bon, quand ils ont fini de dessiner chacun leur animal, nous avons écrit une phrase simple que chacun a apprise. Par exemple, Maria Rosa avait dessiné un poisson, on écrivait donc : «*Maria Rosa a dessiné un poisson.*» Et la gamine apprenait cette phrase-là. Chacun a appris d'abord «sa» phrase et petit à petit on a fait le tour du groupe. D'autres mots se sont naturellement ajoutés aux noms de bêtes, et il y avait aussi toujours beaucoup de dessins.

— *Je la trouve passionnante votre expérience, le fait de pouvoir travailler avec des enfants qui sont presque vierges du point de vue scolaire, dans une société qui est elle aussi presque «vierge», ça tient du rêve...*

Ils ne comprenaient rien à ce qu'ils lisaient.





Un grand intérêt pour tout ce qui vient des Blancs et une capacité de mémorisation incroyable.

— Mais c'est aussi un peu déroutant, il faut faire très attention pour ne pas les «déformer» ou les dégoûter. On a commencé à leur apprendre des choses dont ils ont besoin actuellement à cause de leurs rapports avec les Blancs. Pour l'instant ils sont contents d'apprendre à parler notre langue, d'apprendre à écrire et à lire. Nous avons essayé de répondre à leur besoin et à leur envie le mieux possible. Comme je t'ai déjà dit, on n'a pas besoin de les motiver, mais il faut le maintenir cet intérêt, et sans tricher, bien sûr. Il faut leur apprendre des choses qui puissent être utiles tout en respectant leur culture... Nous allons essayer la correspondance, je crois que ça sera une bonne chose. J'aimerais aussi connaître d'autres expériences semblables pour avoir des idées. S'il y en a dans le mouvement Freinet qui ont vécu des expériences pareilles, j'aimerais beaucoup qu'ils m'écrivent, ça pourra nous aider dans la suite de notre travail.

— *Tu n'as pas des fois, Helena, le sentiment que tu as appris plus avec les Indiens qu'avec toi ?*

J'ai appris beaucoup de choses avec eux, des choses que la grande ville a oubliées depuis longtemps, comme par exemple travailler en chantant.

— *Comment ça ?*

— En fait c'est difficile de dire quand c'est du travail, quand ça n'en est pas. Pour donner un exemple, je vais te raconter une journée où nous sommes parties avec les Indiens à la «roça», aux plantations, parce que c'est quand même une activité où on a plus l'impression qu'il s'agit d'un moment de travail.

Le groupe qui nous précédait marchait en chantant, il y en avait qui jouaient d'un instrument, une espèce de sifflet. Quelques-uns sont allés directement à la «roça», d'autres se sont arrêtés en route pour manger de la canne à sucre. Nous sommes restées avec ceux-ci puisqu'ils nous avaient invitées. Ils sont très attentionnés avec les Blancs, il y en a toujours qui s'occupent des Blancs, ils restent discrètement à leurs côtés pour les aider. Deux Indiens donc s'occupaient de nous. Nous nous sommes encore arrêtés une deuxième fois pour boire de l'eau avant de rejoindre les autres aux plantations.

En arrivant on voit des Indiens qui coupaient des arbres en chantant. On avait l'impression que c'étaient les plus âgés qui travaillaient pendant que les autres chantaient, ou se fabri-

quaient des cigarettes qu'ils fumaient après, ou faisaient de petites sculptures ou tressaient une sorte de chapeau ou bavardaient tout simplement. Les femmes commencent à préparer la nourriture. Petit à petit il y en a qui s'arrêtent de couper les arbres, d'autres prennent la relève mais sans qu'on ne dise rien.

Les enfants sont toujours en train de faire quelque chose : ils tressent des cabas, des éventails.

Chaque fois qu'il y a un arbre de tombé, ils crient tous, tout le monde s'arrête pour regarder et ils crient, on dirait qu'ils fêtent ce qui vient de se passer. Les femmes continuent à préparer la bouffe, rien ne presse, on prend son temps... Tout à coup une femme abandonne sa casserole et part aider à couper un arbre. Il n'y a pas de groupes spécifiques, par exemple un groupe qui s'occupe des arbres, un autre qui fait la cuisine, un autre qui fume, il y a interaction, on dirait une fête collective. Les adultes s'arrêtent fréquemment pour participer aux activités des enfants, qui sont très gais.

— *C'est extra, mais c'est ça l'éducation du travail, le travail qui ne s'oppose pas au jeu, à la fête, à la vie. Ce n'est pas pour rien que Freinet nous parle tout le temps de retour aux sources, on n'aurait pas besoin d'aller chercher loin si on faisait de temps en temps un peu de retour à nos sources...*

— Ecoute, pour finir je vais te raconter notre «classe-promenade»... La veille de notre départ nous étions en train de bavarder avec le «chef», il voulait savoir si on comptait vraiment retourner au village indien, si on avait aimé. Je lui ai assuré que j'avais des projets pour retourner chez eux au mois de décembre et que j'aimerais à cette occasion-là apprendre leur langue. «J'aimerais vous apporter notre école, mais je voudrais aussi apprendre des choses avec vous, vos histoires» (ils racontent beaucoup d'histoires), lui ai-je dit. Le «chef» avait l'air ravi, il nous a assurées qu'il avait encore plein de choses à raconter... Et on en est resté là. Le lendemain, assez tôt après la classe, il est venu nous voir et il nous a demandé si on aimerait aller avec les filles dans la brousse, elles nous feraient les dernières peintures sur nos corps avant qu'on parte. Nous avons accepté et nous sommes parties avec les filles, dont deux avaient une dizaine d'années et les autres entre six et sept ans.

Petit à petit, nous nous sommes aperçues qu'elles étaient en train de nous faire «la classe». Elles désignaient des plantes autour de nous, disaient leurs noms et montraient qu'on pouvait les manger. Elles disaient les mots très lentement, de façon bien articulée et attendaient. Nous avons compris et nous répétions. Tout en nous apprenant un tas de choses sur leur culture, elles allaient à droite et à gauche pour chercher ce jus dont elles se servaient pour nous peindre. Il n'y a pas beaucoup de jus à chaque arbre et il nous a fallu beaucoup marcher et «faire» beaucoup d'arbres. Entre temps, elles nous apprenaient à tresser des cabas, à chanter, à tirer des feuilles une espèce de shampooing pour les cheveux... Elles faisaient très attention pour qu'on ne marche pas sur des cactus, pour qu'on ne se fasse pas mal. Quand notre classe-promenade fut finie, nos corps étaient couverts de beaux dessins et enrichis de tous ces trésors d'une culture qui sait respecter le rythme de l'homme, le rythme de la vie.

Tout en nous apprenant un tas de choses sur leur culture...

